

Avant-propos

« J'ai beaucoup d'amour pour notre cause et je suis capable de tout pour la favoriser », écrivait Severino Di Giovanni quelques mois avant d'être fusillé dans une lettre à un autre compagnon. Son amour pour l'idéal anarchiste n'était pas platonique : c'étaient ses palpitations ardentes qui allaient le pousser à monter aux sommets rebelles de la pensée et de l'action. L'anarchisme n'est pas uniquement l'action, comme il n'est pas uniquement la pensée : il rejoint les deux aspects dans une grande accolade passionnée. En bonne compagnie, Severino est allé jusqu'au bout de son amour. Certains de ses compagnons sont morts sous les balles des sbires, d'autres ont passé de longues années derrière les barreaux ; quelques-uns sont partis en exil pour échapper à la répression, d'autres ont pu continuer à frayer sur place, dans les méandres de la guerre sociale, leurs chemins de combattants pour l'idéal.

Si leur champ d'action principal était l'Argentine et le côté uruguayen de la Río de la Plata, les anarchistes qui se sont retrouvés là dans les années 1920-1930 venaient de partout. Beaucoup avaient fui la réaction fasciste en Italie, d'autres la répression impitoyable en Espagne, d'autres encore, comme des milliers d'émigrés, étaient venus attirés par une fausse promesse de bonheur. Certains avaient déjà été expulsés à cause de leurs activités subversives aux États-Unis, mais pas mal d'entre eux étaient nés au bord de la Río de la Plata, dans la pampa argentine ou au pied des Andes. Et les circonstances dans lesquelles ils allaient rêver et agir étaient tout sauf pacifiées. L'industrie argentine était en plein essor, attirant de nombreux investissements de capitaux étrangers. Les conflits ouvriers et paysans étaient rythmés de grèves, d'attentats, d'émeutes, et souvent réprimés dans le sang. La plus grande fédération ouvrière du pays, la FORA (*Federación Obrera Regional Argentina*), était d'orientation anarcho-syndicaliste et était forte d'une longue tradition de lutte. Son journal, *La Protesta*, était le seul quotidien anarchiste au monde. Mais de nombreux autres groupements, unions, cercles et groupes anarchistes existaient en dehors de la grande organisation. Ils n'en partageaient pas les tendances centralisatrices, et rejetaient l'attitude de pompiers que certains de ses dirigeants adoptaient régulièrement. Il y avait par exemple des syndicats autonomes radicaux des boulangers, des cheminots, des dockers, des peintres, des mécaniciens, des taxis ou des maçons. Un autre grand journal, *La Antorcha*, hebdomadaire celui-là, existait et œuvrait dans un sens plus spécifiquement anarchiste, mais plein d'autres journaux et feuilles plus petits étaient édités dans nombre de villes et de régions du vaste pays. En plus, il y avait de nombreux cercles d'anarchistes immigrés, se regroupant plutôt par région ou pays d'origine.

La deuxième moitié de la décennie 1920 sont des années marquées par un mouvement massif de solidarité internationale pour arracher Sacco et Vanzetti à la chaise électrique, la montée du fascisme et de régimes totalitaires en Europe, et une accentuation de l'exploitation capitaliste partout dans le monde avant la Grande Dépression des années 30. Et au bord de la Río de la Plata, Severino Di Giovanni et ses compagnons allaient donner vie à un anarchisme intransigeant. Intransigeant quant aux idées, refusant de confondre l'anarchisme avec une sorte de syndicalisme radical, avec une version plus dure que le socialisme politique ou encore avec un antifascisme démocratique. Intransigeant aussi quant à l'agir : leur idéal n'était pas uniquement une vision du monde, une philosophie de vie, une perspective de transformation sociale, c'était aussi une déclaration de guerre à toute autorité, à tous ceux qui représentent et défendent l'autorité. Et dans cette guerre, il n'y allait pas y avoir de trêve possible.

Ces anarchistes s'organisaient dans différents cercles et groupes qui se liaient entre eux pour s'entre-aider, partager une logistique clandestine ou élaborer de plus vastes projets d'attaque. Ils considéraient la lutte anarchiste comme un *tout*. L'agitation peut se faire par les journaux, les tracts, les perturbations, et aussi par des coups de feu et des bombes. La révolution est la voie par laquelle passer pour abattre l'hydre étatique, les sangsues capitalistes et la société autoritaire, mais elle n'est pas un coup de tonnerre par ciel clair : elle est suggérée, préparée, encouragée et précipitée par les actions des minorités agissantes et les tentatives insurrectionnelles. Et c'est par amour pour l'anarchisme que ces réfractaires à tout ordre allaient exproprier des banques pour soutenir les anarchistes emprisonnés et financer l'édition de journaux et

de livres. C'est par ce même amour qu'ils allaient abattre le tortionnaire et participer de façon explosive à des grèves générales. C'est encore par ce même amour qu'ils allaient faire tout leur possible pour libérer les leurs et critiquer durement les pontifes et leurs suiveurs qui préféraient les bêlements de moutons d'un grand mouvement organisé et dirigé au fracas de bataille des poignées disparates et des mêlées émeutières.

Leur point de départ était l'individu et sa rébellion, et non une quelconque catégorie sociale ou une organisation de masse. C'est tout naturellement qu'ils s'organisaient au gré de leurs affinités et connaissances plutôt que par adhésion formelle à un programme. S'ils employaient l'expression « anarchisme autonome », c'était pour souligner leur indépendance vis-à-vis des organisations syndicales (y compris de tendance libertaire) ou des organisations de synthèse (y compris anarchistes). S'ils se dénommaient volontiers « anarchistes expropriateurs », c'était pour marquer leur différence avec ceux qui subordonnaient leurs activités aux prescriptions du code pénal. Ils tendaient vers la qualité dans tout ce qu'ils faisaient : le combat pour les idées comme un chant de la vie. Pour eux, l'anarchisme, c'était aussi la beauté, la joie, la sensibilité, la compagnie de complices, la générosité, le courage... autrement dit, *la montée des sommets*. Ce n'est pas pour rien que l'on peut trouver dans les pages de *Culmine* ou d'*Anarchia*, journaux édités par Severino et ses compagnons, non seulement des appels à l'action, des apologies d'attaques, des articles d'agitation et d'analyse sociale, mais aussi des poèmes, des extraits littéraires, des textes historiques et philosophiques, des variations sur l'amour libre et des recensions artistiques. Car quand la vie brûle, elle veut tout dévorer. Elle dit oui à toutes les possibilités, elle affirme fièrement la volonté individuelle.

Sans surprise, les journalistes et les puissants ont traité Severino et ses compagnons de « terroristes » et de « bandits ». De l'autre versant, certains anarchistes de l'époque les ont qualifiés de « provocateurs » et de « fascistes ». Ne se limitant pas à mener une campagne systématique dans leur journal *La Protesta* contre « l'anarcho-banditisme » qui causait tant de remous dans les eaux stagnantes du « mouvement officiel », ils y rajoutaient des calomnies et des infamies, en particulier contre Di Giovanni. L'histoire de l'anarchisme est pleine de débats et de polémiques, parfois très durs et virulents comme celui-ci en Argentine à la fin des années 1920, et cela constitue quelque part aussi sa richesse. Si des principes de refus de toute autorité, sous toutes ses formes, sont au cœur du mouvement anarchiste, et qu'il exprime une tension vers la libération de tout joug, il bat au rythme des discussions et des divergences sur les méthodes de lutte, les perspectives de transformation sociale, les formes organisationnelles. Il ne s'agit donc certes pas d'avoir peur du débat (même dur) qui tranche, ou de craindre la polémique qui divise (au sens d'une exposition croisée de deux ou plusieurs points de vue nettement différents). Si les idées nous tiennent à cœur, il y a aussi à les chérir et les défendre, quitte à s'embrouiller possiblement avec d'autres. Par contre, la calomnie et l'infamie sont des armes qui ont blessé plus grièvement que les balles de l'ennemi. Ces procédés sont souvent employés, hier comme aujourd'hui, par ceux qui veulent exercer une hégémonie sur le mouvement, qui ne supportent pas que certains décident de courir, y compris dans tous les sens, plutôt que de suivre la marche lente (« du mouvement », « de l'histoire », « des contradictions sociales », etc.) et par les renégats qui n'ont même pas la dignité d'assumer leur renonciation à l'anarchisme qu'ils avaient peut-être embrassé un jour, mais qui leur est devenu trop lourd et exigeant.

Si l'histoire de cet anarchisme intransigeant de la Río de la Plata est largement méconnue, cela doit probablement avoir quelque chose à faire avec son contenu perturbant, ses gestes éclatants, son ardeur qui pousse à aller audacieusement au-delà des codes établis (y compris du « mouvement »). Comble d'ironie, c'est au final un journaliste démocrate libertaire et optimiste de l'être, qui se dédiera à la fin des années 70 à une grande recherche dans les archives pour déterrer l'histoire des « anarchistes expropriateurs ». Son livre fut interdit et brûlé par les militaires argentins au pouvoir, ce qui n'a pas empêché sa diffusion ultérieure et sa traduction en d'autres langues (parfois subventionnée par l'État argentin). Depuis, quelques autres essais, tous très lacunaires, ont été publiés, mais à l'instar du livre de celui qui qualifiait Di Giovanni comme « *l'idéaliste de la violence* », aucun n'a réussi ou cherché à reconstruire les différents parcours de ces dizaines d'anarchistes expropriateurs en Argentine et Uruguay, et encore moins à fournir les éléments pour situer, comprendre et dialoguer avec leur anarchisme intransigeant, basé sur l'autonomie de l'individu et des groupes, la coordination des efforts, l'action minoritaire, la solidarité.

Ces anarchistes, exhumés en dépit de l'oubli intéressé que leur vouaient les révolutionnaires au cortex cérébral en carton, arrachés aux intérêts académiques désireux de les confiner entre la mythopoïèse et la réduction de leurs parcours à une simple exaltation de la violence anarchiste. Soustraits à l'œuvre honteuse des incrédules, qui pensaient Severino incapable d'aimer mais publient pourtant ses lettres d'amour à sa jeune amante ; des médiocres, qui ne comprendront jamais les sentiments de celui qui répugne à une vie en chaînes parce qu'il aime trop le courage de les détruire. « *Ce qui nous motive, c'est exclusivement le grand amour pour nos choses,* » écri-

vait Severino à un compagnon. L'attention insidieuse qui leur a été dédié jusqu'aujourd'hui est bien au-dessous des aspirations qu'animaient ces compagnons. Nous proposons en français cet œuvre qui leur donnera enfin une place digne et cohérente dans notre patrimoine anarchiste.

Mais un avertissement est tout de même de mise. Ceux qui s'attendent à une lecture limpide et lisse seront déçus. Ceux qui aimeraient lire un roman d'aventures à défaut de vivre leur propre aventure feraient mieux de le mettre tout de suite de côté. Car ce livre, l'anarchisme dont il parle, ne se prête pas à une digestion facile. Si les appels sont fougueux, le sang coule souvent. Si l'amour pour l'anarchie est infini, l'ardeur pour le vivifier peut être implacable. Si la conviction et le courage poussent à aller vers les sommets, les chutes sont aussi abruptes que brutales.

On pourrait se poser la question. Que reste-t-il encore aujourd'hui d'un tel anarchisme fougueux et passionné ? Restent-ils encore aujourd'hui des compagnons et compagnes qui se jettent à corps perdu dans leur bataille, qui agissent en fonction de leurs possibilités, qui s'en donnent les moyens et sont prêts à faire des efforts pour aller au-delà de ces possibilités ? Qui embrassent l'action et la pensée, mélangeant la chimie explosive aux détonations de la poésie viscérale ? La rose qui a fleuri dans cette décennie-là au bord de la Río de la Plata était un anarchisme qui réunissait dans une grande accolade tous les aspects de la guerre contre l'autorité. Se dédier avec la même ardeur à l'édition d'un journal qu'à l'expropriation d'une banque, à la diffusion d'une parole anarchiste parmi les grévistes qu'au dynamitage d'un consulat, à la paralysie du transport ferroviaire qu'à la constitution d'une imprimerie, à l'amour pour les

Face à face avec l'ennemi

complices qu'à la destruction des institutions : voilà une accolade qui embrasse la vie tout entière.

Si ce dont il est question dans ce livre n'est pas une relique du passé, un récit appartenant à une époque morte et entermée, mais quelque part aussi une suggestion actuelle pour tous, c'est à l'individu rebelle qu'il revient de relever le défi, et d'entreprendre à son tour la montée vers les sommets de la pensée et de l'action.

★